

CONFÉRENCES SEMAINE SAINTE

Tourelles – Semaine Sainte 2017

"Tout est accompli" (Jn 19, 30)

Introduction

« Tout est accompli » - telles sont les dernières paroles de Jésus en croix dans l'évangile de Jean (19, 30). Le souci théologique de Jean est tel que le choix du verbe « accomplir » n'est pas indifférent ; il s'inscrit dans la manière dont Jean a écrit tout son évangile. Dans ce grand récit, les actes et les paroles de Jésus s'interpénètrent. Les actes réalisent ce qui est dit et les paroles elles-mêmes font partie de l'action. Il en va de même dans la dernière parole de Jésus. Le verbe prend sens de ce que Jésus a vécu et la mort qu'il vit n'a de sens que dans la parole qui l'habite. Que signifie le verbe « accomplir » ?

Le plus immédiat est d'entendre le verbe au sens de « finir ». La parole de Jésus concerne la Passion, dont Jésus dit qu'elle est maintenant finie. Jésus reconnaît qu'il passe de ce monde à son Père et qu'il n'y a rien d'autre à faire. Jésus remet sa vie. Il a tout donné. Une autre manière d'entendre le verbe est de le relier à l'ensemble de l'évangile, depuis le début où le Baptiste désigne Jésus comme l'agneau de Dieu et en passant par tous les événements, jusqu'à son terme, au moment où l'on immole l'agneau de la Pâque. Une troisième manière d'entendre le verbe « accomplir » est de le relier aux textes qui annoncent ce que doit vivre le messie et donc y voir une conclusion de tout ce qui a été annoncé dans les Écritures qui sont « parole de Dieu », expression du dessein de Dieu en son entier.

Je pense que ces trois perspectives doivent être assumées, sans que l'une efface l'autre. Dans cette perspective, pour suivre la liturgie des trois jours de célébration pascale, je propose d'explicitier cet accomplissement avec trois expressions tirées du texte de l'évangile : « Aimer jusqu'à l'extrême », « Donner sa vie pour ses amis » et « Glorifier le Père ».

Pour cette raison, en introduction, je relève que le verbe « accomplir » suppose un devenir. On parle d'accomplissement, en relation avec les différentes phases d'une action qui se déroule dans le temps. Il y a d'abord l'action naissante (le commencement ou les origines), puis l'action en cours (la réalisation, l'évolution ou le développement) et enfin l'action achevée. On parle alors d'achèvement pour dire la fin ou le terme, mais surtout pour désigner un aboutissement ou un couronnement ? C'est là le langage de la finalité. Lorsque le résultat de l'action est positif, l'accomplissement signifie perfection, conquête, victoire, triomphe, résurrection... ; dans le cas contraire, on parle de non-accomplissement pour dire la destruction ou la catastrophe.

Dans l'évangile de Jean, comme dans le Nouveau Testament, le verbe « accomplir » renvoie à une intention. Celle-ci implique non seulement ce qu'il a fait, mais ce qui y préside : la volonté du Père. Pour cette raison, nous allons considérer les éléments qui marquent l'unité entre ce que Jésus veut et la volonté de celui qui l'a envoyé, une volonté déjà exprimée dans la Bible. Nous le ferons à partir de trois verbes présents dans le discours d'adieu de Jésus.

Première conférence

Aimer jusqu'à l'extrême

Comme chez les synoptiques, le récit de la Passion selon saint Jean commence par le dernier repas pris par Jésus avec les siens. Il y a une différence. Pour les synoptiques, le dernier repas de Jésus est le repas de la Pâque ; celui-ci se déroule selon un rituel où s'est inscrite la célébration eucharistique chrétienne. Pour Jean, c'est un repas d'adieu, un repas solennel, la Cène. Le repas sert de cadre à un geste symbolique, le lavement des pieds, suivi d'un long discours.

La première phrase de cet ensemble est solennelle : « *Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin* » (Jn 13, 1). Si la Bible de Jérusalem traduit « jusqu'à la fin », la traduction œcuménique dit « jusqu'à l'extrême », puisque le mot grec (*telos*) ne se réduit pas au point final, il signifie le but et l'achèvement, voire la perfection. C'est au sens fort que nous devons entendre, puisque la phrase de Jean introduit au récit de la Passion et de la Résurrection de Jésus. Cette parole est le titre de notre première méditation de la célébration des trois « Jours saints ».

1. L'amour de Dieu

Le récit du lavement des pieds inaugure le récit de Pâques. Nous lisons : « *2 Au cours d'un repas, alors que déjà le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer, 3 sachant que le Père lui avait tout remis entre les mains et qu'il était venu de Dieu et qu'il s'en allait vers Dieu, 4 Jésus se lève de table, dépose ses vêtements, et prenant un linge, il s'en ceignit. 5 Puis il met de l'eau dans un bassin et il commença à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.[...] 12 Quand il leur eut lavé les pieds, qu'il eut repris ses vêtements et se fut remis à table, il leur dit : " Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? 13 Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. 14 Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. 15 Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi comme moi j'ai fait pour vous. 16 En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. 17 Sachant cela, heureux êtes-vous, si vous le faites.*

[...] 34 Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. 35 À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres." »

Le lavement des pieds a valeur de leçon qu'il faut imiter. L'ultime parole de cet ensemble est l'explicite commandement de l'amour. Ce n'est pas de l'inconnu pour les disciples, puisqu'il fait partie de la Loi de Moïse que tous les disciples connaissent. Que signifie ce commandement ?

1.1. L'amour de Dieu selon la Torah

Le verbe « aimer » occupe une place importante dans la Torah. Il ne se réduit pas à la dimension morale du « commandement », car il s'inscrit dans une relation d'élection dans le cadre d'une théologie de l'Alliance. Dieu a eu l'initiative de choisir son peuple ; ce choix est interprété comme un acte d'amour.

1.1.1. Initiative de Dieu

Sous l'influence de la tradition prophétique, marquée par la prédication du prophète Osée, la Torah présente l'alliance comme un échange d'amour entre Dieu et son peuple. Le thème de l'amour occupe une place centrale dans le livre du Deutéronome où l'amour (en hébreu *'ahab*, *'ahabah*, ou *Hasaq* et *dâbêq*) se développe selon deux faces : l'amour de Dieu pour Israël et l'amour exigé d'Israël envers Dieu.

Le chapitre 4 du Deutéronome explicite cette dimension de l'alliance, fondée sur une révélation solennelle, en soulignant qu'elle vient de l'initiative de Dieu. *« Interroge les temps anciens qui t'ont précédé, depuis le jour où Dieu créa l'homme sur la terre, et d'une extrémité du ciel à l'autre : y eu-t-il jamais si grand événement, et a-t-on jamais entendu chose semblable ? Fut-il un peuple qui entendait la voix de Dieu parlant du milieu du feu comme tu l'as entendue et qui soit demeuré vivant ? Fut-il jamais un Dieu qui essayât de venir prendre pour lui une nation au milieu d'une autre nation... [...] Tu as été rendu témoin [de ces choses] afin que tu reconnusses que le Seigneur est Dieu, qu'il n'y en a point d'autre. Du ciel, il t'a fait voir son grand feu, et tu as entendu ses paroles au milieu du feu. Et c'est parce qu'il a aimé tes pères qu'il a choisi sa (leur) postérité après eux ; il t'a fait sortir du pays d'Egypte, [...] il a chassé devant toi les nations supérieures en nombre et en force pour te faire entrer dans leur pays, pour t'en donner la possession [...]. Sache donc en ce jour, et retiens dans ton cœur que le Seigneur est Dieu et qu'il n'y en a point d'autres. Et observe ses lois et commandements que je te prescris aujourd'hui, afin que tu sois heureux... »* Le même thème est repris au chapitre 7 : *« Tu es un peuple consacré (qadosh, saint, mis à part) au Seigneur, ton Dieu ; c'est toi que le Seigneur ton Dieu a choisi pour que tu fusses un peuple qui lui appartient (segullah) parmi tous les peuples qui sont sur la face de la terre. Ce n'est point parce que vous surpassez en nombre tous les peuples que le Seigneur s'est attaché à vous (Hashaq bâhem ou s'est épris de vous) et qu'il vous a choisis, car vous êtes le moindre de tous les peuples. Mais parce que le Seigneur vous aime, parce qu'il a voulu tenir le serment qu'il avait fait à vos pères, le Seigneur vous a délivrés de la maison de servitude [...]. Sache donc que c'est le Seigneur, ton Dieu, qui est Dieu, Dieu fidèle qui garde son alliance, et sa miséricorde jusqu'à la millième génération envers ceux qui l'aiment et observent ses commandements [...] Ainsi observe ses commandements... »* (trad. du Rabinat). Ainsi, l'amour est fondé sur l'initiative de Dieu.

1.1.2. Le commandement d'amour

L'amour premier de Dieu appelle un amour en retour. Il y a un lien entre l'observance des commandements et l'amour : *« Si vous écoutez ces ordonnances, si vous les observez et les mettez en pratique, le Seigneur, ton Dieu, gardera envers toi l'alliance et la miséricorde qu'il a jurées à tes pères ; il t'aimera et te bénira... »* (12-13).

Dans le récit biblique du Deutéronome, après un rappel détaillé du séjour au désert, Moïse développe le thème de l'amour de Dieu : « *Maintenant, Israël, que demande de toi le Seigneur, ton Dieu, si ce n'est que tu craignes le Seigneur, ton Dieu, afin de marcher dans toutes ses voies, d'aimer et de servir le Seigneur, ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme* » (10, 12). Cet amour est la réponse à l'initiative de Dieu évoquée au chapitre 10 : « *Voici qu'au Seigneur appartiennent les cieux et les cieux des cieux, la terre et tout ce qu'elle renferme. Mais c'est à tes pères seulement que le Seigneur s'est attaché pour les aimer (hashaq le ahabâh ôlam) ; et après eux, c'est leur postérité, c'est vous qu'il a choisis d'entre tous les peuples, comme vous le voyez aujourd'hui* » (10, 14s).

Cet amour est le cœur des commandements : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir* » (6, 4-5). La richesse du vocabulaire de l'alliance qui utilise les harmoniques de l'expression du désir amoureux. Le verbe *hashâq* caractérise l'amour passion. Le verbe *dabêq* signifie l'attachement (Ps 63, 9 : 119, 31). Le verbe *Hafês* signifie se complaire ; il est ici employé pour dire l'amour du juste pour la Loi et les commandements de Dieu. Tous ces textes sont projetés sur le texte du Cantique ; ils fondent une lecture qui identifie l'amant avec Dieu et l'aimée avec Israël.

1.1.3. Amour personnel

Ce commandement prend un sens plus personnel dans les textes de sagesse, en premier lieu dans le *Cantique des cantiques*, mais aussi et surtout dans les psaumes qui développent le thème de l'amour de Dieu. Cette présence dans la prière a permis un développement très important dans la théologie chrétienne : la personne humaine est dans une relation personnelle avec Dieu. Cet amour caractérise le terme qui dit l'idéal de la vie : être un « juste » : « *Le Seigneur aime les justes* » (Ps 146, 8). La relation d'amour est vécue entre Dieu et les justes (*tsaddîqîm*), les pieux (*hasîdim*), les humbles (*'anawim*). Tout et dans un échange de réciprocité avec ceux qui « aiment son nom » (Ps 119, 132) car « *Dieu garde tous ceux qui l'aiment* » (145, 20). Ces textes soulignent l'aspect d'amour qui est une relation, tout à la fois communautaire et individuelle. Cette réciprocité laisse place au jeu du désir et donc de l'espérance qui débouche sur un au-delà de la mort : « *Comme une biche soupire après les courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, mon Dieu ! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant* » (Ps 42, 2-3).

Les textes bibliques cités montrent clairement que ce que fait Jésus. Quand il pose de sa propre initiative un acte qui appelle un engagement pour autrui, ce n'est pas sans référence à ce que les disciples connaissent. En effet, selon l'Ancien Testament, Dieu a eu l'initiative d'un amour d'élection, de même dans l'Alliance nouvelle, Jésus a l'initiative d'un amour d'élection. Jésus a fait les premiers pas et les disciples doivent répondre en prenant exemple sur lui. Le commandement de l'amour s'inscrit dans une relation qui est explicitée par l'ensemble du chapitre. Cela nous invite à affiner notre lecture et à voir de manière plus précise la nouveauté de ce que fait Jésus.

2. L'exemple de Jésus

2.1. Donner sa vie

Le commandement de Jésus est-il insolite ? Pour répondre, il faut voir deux points : d'abord, le geste du lavement des pieds dit la condition de l'humilité du service, mais aussi, il s'inscrit dans une perspective plus dramatique. En effet, les paroles de Jésus doivent être liées à ce qui est explicité dans la situation de Jésus ce soir-là à Jérusalem, mais aussi tenir compte du fait que le texte a été écrit après les événements dont le sens est explicité par le « Discours après la Cène ». Il faut donc examiner la référence de Jésus à son action quand il dit : « *Je vous donne un commandement nouveau : vous aimez les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres* » (Jn 13, 34).

L'évangile de Jean ne rapporte pas le procès de Jésus. La décision de mettre à mort Jésus a été prise en son absence, après la résurrection de Lazare (Jn 11, 45-54). Il y a auparavant des tentatives d'arrestation de Jésus et aussi plusieurs tentatives de lapidation quand il enseignait dans le Temple. La lapidation est la manière dont la Torah demande la mise à mort du condamné. La crucifixion est le fait des Romains. Ce qui importe pour nous c'est que Jésus ait décidé de quitter Jérusalem et d'aller au loin (Jn 10, 40). Le départ après la guérison de l'aveugle-né et le séjour « au-delà du Jourdain » (Jn 11, 54) est importante. D'abord, elle renoue avec la mémoire de Jean-Baptiste qui est mort martyr. Mais au plan politique, cela marque une mise à l'abri : les autorités de Jérusalem (dans l'évangile de Jean le terme « les Juifs » les désigne) Jésus n'ont pas pouvoir en ce lieu. C'est là que Jésus apprend la maladie, puis la mort de son ami Lazare. Quand Jésus parle de monter à Béthanie tout proche de Jérusalem, ses disciples veulent l'en dissuader. Jésus passe outre cet avis. Thomas, qui représente le vrai disciple décidé à le suivre partout, déclare : « *Allons, nous aussi, et mourrons avec lui* » (Jn 11, 16).

Cela montre que c'est en toute connaissance que Jésus est monté aux portes de Jérusalem à Béthanie, où les autorités de Jérusalem venues auprès de Lazare ne pouvaient pas ne pas le voir. Ils pouvaient de ce fait l'arrêter et le mettre à mort. Ainsi Jésus a donné sa vie pour Lazare au sens premier du terme : comme le pompier qui se lance dans les flammes pour chercher un blessé dans l'incendie ... comme le maître-nageur qui se jette dans les vagues pour sauver quelqu'un qui se noie... comme le secours en montagne qui quitte le refuge pour aller pour aller au secours de ceux qui sont bloqués dans la tempête... C'est risquer de perdre sa vie. La parole de Jésus à ses disciples « *comme je vous ai aimés* » n'est pas un propos général ; il leur rappelle le concret d'une situation dont ils ont été témoins.

Le propos de Jésus prend une autre dimension quand il est repris dans le Discours après la Cène : « *Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* » (Jn 15, 13).

La citation de ce verset ne brise pas le récit du chapitre 13 ; le sens de l'expression est déjà inscrit dans le dialogue avec Pierre. Jésus le renvoie à ce qui adviendra « plus tard » - le lecteur de l'évangile de Jean sait que le geste de Jésus anticipe et préfigure sa mort. C'est après avoir accompli toute chose que Pierre pourra suivre Jésus en vérité et savoir de quel amour il a été aimé. C'est en ce sens que se comprend ce que rapporte le chapitre 13 : « 6 *Jésus vient donc à Simon-Pierre, qui lui dit : " Seigneur, toi, me laver les pieds ? "* 7 *Jésus lui*

répondit : "Ce que je fais, tu ne le sais pas à présent ; par la suite tu comprendras." 8 Pierre lui dit : " Non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais ! " Jésus lui répondit : " Si je ne te lave pas, tu n'as pas de part avec moi. " 9 Simon-Pierre lui dit : " Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! " 10 Jésus lui dit : " Qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver ; il est pur tout entier. Vous aussi, vous êtes purs ; mais pas tous". »

2.2. La puissance des ténèbres

Le propos de Jésus enchaîne sur un élément plus dramatique : « *Il Jésus connaissait en effet celui qui le livrait ; voilà pourquoi il dit : "Vous n'êtes pas tous purs".* »

L'échange entre Jésus et Judas n'est pas simple à entendre, car il y a une sorte de provocation. Tout se passe comme si Jésus ne faisait rien qui puisse lui éviter la mort. Pour le comprendre, il faut situer le silence de Jésus (qui ne dénonce pas Judas) en référence à une intention plus haute. Jésus déclare en effet : « *Je connais ceux que j'ai choisis : mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : "Celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon"* (Ps 41, 10) » (Jn 13, 18). Pour comprendre le propos de Jésus, je propose de relever la manière dont l'évangile de Jean le situe : la trahison de Judas est placée en intercalaire entre le geste du lavement des pieds et le commandement qui en explicite le sens ? Je propose l'explication suivante : c'est pour dire que la haine ne peut être vaincue que par l'amour et plus encore par un amour qui donne au-delà de la justice (ce qui est selon la loi) et de la prudence (le souci de soi). C'est là un dépassement.

Pour le justifier, l'évangile de Jean précise qu'il y a un « accomplissement des Écritures » qui, pour les juifs et donc pour les compagnons de Jésus, sont « parole de Dieu ». Les Écritures annoncent la fin des temps comme un temps de ténèbres. Le départ de Jésus s'annonce par la mention des ténèbres, indiquées par la remarque : « *Judas sortit. Il faisait nuit* » (v. 30). La mention des ténèbres est présente dans les récits des synoptiques dans la parole de Jésus : « *C'est votre heure et la puissance des ténèbres* » (Lc 23, 53). Expression solennelle.

Ainsi le commandement de l'amour n'est pas ailleurs que dans l'âpreté du combat contre le mal, contre la puissance de haine qui se manifestera dans la trahison de Judas, mais aussi dans le reniement de Pierre. « *Pierre dit à Jésus : "Pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi." Jésus répondit : "Tu donneras ta vie pour moi ? En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois".* » (Jn 13, 37-38).

Donc principe de réalité : le monde est mauvais (les ténèbres le représentent), les ennemis sont rusés, les amis sont décevants ! C'est dans ce monde que Jésus apporte un message d'amour et cela par son exemple qui outrepassa les exigences de la simple justice.

3. Jésus le juste

3.1. La mort du juste

Le dépassement des limites convenues dans la vie sociale est manifesté dans un point sur lequel insiste l'évangile de Jean. Jean insiste sur le fait que Pilate sait que Jésus n'a pas

commis le mal et qu'il cède sous la pression politique, selon la logique du pouvoir exercé au nom de César, qui reste pour les accusateurs de Jésus qui se réfèrent à leur Loi : « Nous avons une Loi... ». Cette référence solennelle à la Torah est importante, pour comprendre que si Jésus propose une loi d'amour, c'est selon la logique de l'accomplissement de la Torah (sur ce point Jean est très différent de Paul). Cela donne sens au constat que Jésus est un « Juste ». Il l'est non seulement parce qu'il n'a rien fait de contraire à la Loi, mais parce qu'il l'a enseignée et illustrée par ses actes.

« *Pilate sortit et alla vers les Juifs. Il leur dit : "Je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais c'est une coutume que je relâche quelqu'un pour la Pâque. Voulez-vous que je relâche le roi des Juifs ?" Ils se remirent à crier, disant : "Pas lui mais Barrabas !" Or Barrabas était un brigand* » (Jn 19, 38-40). Et encore, après la flagellation ; « *Pilate ressortit et leur dit : "Voyez, je vous l'amène dehors, pour que vous sachiez que je ne trouve aucun motif de condamnation* » (Jn 20, 4).

Une même insistance sur le fait que Jésus soit juste se retrouve dans l'évangile de Matthieu, où on lit « *Pilate dit aux gens qui se trouvaient rassemblés : "Lequel, voulez-vous que je vous relâche, Barrabas ou Jésus qu'on appelle Christ ?" Il savait bien que c'était par jalousie qu'on l'avait livré. Or tandis qu'il siégeait au tribunal, sa femme lui fit dire : "Ne te mêle pas de l'affaire de ce juste (dikaios); car aujourd'hui j'ai été très affectée dans un songe à cause de lui."* » (Mt 27, 17-17).

La notion de justice renvoie à l'exigence de la Loi. Or la Loi ancienne s'accomplit dans l'amour. Mais les textes prophétiques disent bien que la condition même du « juste » est source de persécution. Un texte très important, pour comprendre le récit de la Passion est dans le *Livre de la Sagesse* – texte écrit en grec un demi-siècle environ avant notre ère : « *Les impies appellent la mort du geste et de la voix. Ils disent en leur faux calcul [...] : "Opprimons le juste qui est pauvre, n'épargnons pas la veuve, soyons sans égards pour les cheveux blancs chargés d'année du vieillard. Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible s'avère inutile. Traquons le juste, puisqu'il nous gêne et s'élève contre notre conduite, puisqu'il nous reproche nos manquements à la Loi et nous accuse de trahir notre éducation. Il se flatte de posséder la connaissance de Dieu, et se nomme lui-même fils du Seigneur. Il est un reproche vivant pour nos pensées, sa vue seule nous est à charge ; son genre de vie jure avec les autres, sa conduite est excentrique. Nous sommes pour lui chose frelatée ; il évite notre commerce comme souillure. Il proclame heureux le sort final des justes et se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons si ses dires sont vrais, examinons ce qu'il en sera de sa fin. Si le juste est fils de Dieu, Dieu l'assistera, il le délivrera des mains de ses adversaires. Éprouvons-le par des outrages et des tourments ; nous connaissons ainsi sa douceur, nous verrons à l'œuvre sa résignation. Condamnons-le à une mort infâme, puisque, à l'entendre, le secours lui viendra."* » (Sag 2, 10-20)

Dans ce texte, le *Livre de la Sagesse* établit un lien entre la persécution et la pratique de la Loi. Il est entendu comme une prophétie de la Passion de Jésus. La référence à ce texte n'est pas arbitraire. Il permet de comprendre pourquoi dans les récits des synoptiques, la mort de Jésus suscite la conversion du centurion (Mt 27, 54 et Mc 15, 39). C'est un étranger. Il est exemplaire de la communauté chrétienne qui, au moment de l'écriture du texte final de Matthieu et de Marc, n'est plus constituée seulement des habitants de Jérusalem. Ce sont tous les chrétiens qui sont invités à s'identifier à cet homme.

Le texte convient aussi au temps de la persécution des premiers chrétiens comme le souligne la phrase de Jésus au serviteur qui le gifle quand il demande une preuve : « *Montre-moi où j'ai mal parlé* » (Jn 19, 23). Le texte du Livre de la Sagesse explicite que les « impies » veulent la mort du Juste parce que sa vue leur est insupportable, puisqu'elle montre la malice de leur conduite. Le juste « montre », au sens où il donne une preuve en révélant par sa bonté et sa pureté la malice du monde. La lumière montre que les ténèbres sont ténèbres.

3.2. L'amour au présent

Le texte confirme les récits évangéliques qui rapportent les actes de Jésus. Ils attestent que Jésus est innocent. C'est en effet le souci des évangélistes de montrer que dans sa vie Jésus n'a jamais enfreint la loi. Les guérisons faites le jour du sabbat sont prévues par la Loi, qui stipule que les actes de guérison ne violent pas le sabbat, quand il faut « sauver une vie ». Si Jésus guérit le jour du sabbat des maladies de longue durée ou des situations qui pourraient attendre le lendemain, c'est qu'il considère que l'exception devient le lot commun quand l'occasion se présente – même si ce mal n'entraîne pas la mort immédiate. Tel est le primat de la charité : le bien à faire n'attend pas ! C'est toute la vie de Jésus qui se résume dans le geste où il se met aux pieds des siens.

Cette mise au service constante est le fruit de ce que Jésus introduit : l'intériorisation de la Loi. . Cet accomplissement de la Loi est annoncé par le prophète Jérémie dans un texte fondateur de l'espérance. « *Voici venir des jours – oracle du Seigneur – où je conclurai avec la Maison d'Israël un alliance nouvelle. Non pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères, le jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte. [...] Voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël [...]. Je mettrai ma loi au fond de leur être et je l'écrirai sur le cœur. Alors je serai leur Dieu et ils seront mon peuple.* » (Jr 31, 31-33). Cette inscription sur le cœur est le fait de l'Esprit Saint, le Paraclet dont le don couronne la Pâque de Jésus.

3.3. Le service

Jésus ne se contente pas de mettre ses disciples en « état d'urgence ». Il intériorise la Loi. Ce faisant il ouvre une voie nouvelle qui a pour effet de déplacer les jeux de l'autorité. C'est ce que signifie le geste du lavement des pieds. C'est un renversement de la position du « maître ». Le maître est celui qui sait ; les autres l'écoutent et lui obéissent. Or cette obéissance dans l'ignorance va à l'encontre de l'amour qui fait que celui qui aime veut que l'autre soit aussi grand que lui. Comme font les parents qui veulent que leurs enfants soient mieux lotis qu'eux dans la vie. Ainsi le maître doit s'effacer devant les disciples.

Le discours après la Cène l'explicite : « *Il est bon pour vous que je m'en aille* » (Jn 15,7). Pourquoi ? « *Parce que si je ne pars pas l'Esprit saint ne viendra pas* ». Or la présence de l'Esprit est une présence différente de celle de Jésus parmi les siens. Les paroles d'adieu de Jésus ne sont pas un salut pour un départ, mais une promesse d'une présence de Dieu meilleure parce que la présence de l'Esprit Saint transforme l'intime de l'être. Il fera que la Loi sera inscrite sur les cœurs. Jésus n'est pas le maître qui s'impose, mais celui qui ayant donné le message s'efface pour que l'espace soit libre pour une vie personnelle autonome.

Le texte précise : « *Quand viendra le Paraclet, il confondra le monde en matière de péché, de justice et de jugement* » (15, 8). Jésus « le Juste » instaure donc un espace pour que le don de la Loi soit accompli par le renouvellement du cœur.

Conclusion

La reconnaissance que Jésus est condamné comme juste par la jalousie des pouvoirs et le ressentiment des impies (selon ce qui est écrit dans le livre de la Sagesse) conduit à voir dans le récit de la Passion l'attestation de l'accomplissement de la Loi. Son accomplissement est vécu par l'amour qui va jusqu'à donner sa vie, mais qui consiste au fil des jours à être au service d'autrui. Ce n'est pas un « accident », mais dans la logique du combat contre le mal ! Le terme de « logique » ici employé montre que l'action de Jésus se situe dans un mouvement qui englobe toute sa vie.

Deuxième conférence

Donner sa vie

La question du calendrier du déroulement de la fin de la vie de Jésus est des plus complexes. Elle reste ouverte – même si la connaissance actuelle de l'existence de deux calendriers permet de présenter une solution crédible : un calendrier officiel et un calendrier essénien pour la fête de Pâques. Le calendrier de Jean serait le calendrier officiel – celui des prêtres de Jérusalem selon lequel la fête de la Pâque serait advenue un jour de sabbat – ce qui arrive régulièrement et qui en fait un jour exceptionnel. La mort de Jésus aurait alors eu lieu le vendredi après-midi au moment où on immolait les agneaux pour la Pâque. Il n'est pas sans signification théologique que Jésus soit mort au moment où on immole l'agneau pascal. On peut y voir un rappel de ce qu'a dit Jean-Baptiste au début de l'évangile de Jean, quand il présente Jésus comme l'« Agneau de Dieu » à ses disciples (Jn 1, 29). Par ailleurs, dans le récit de la crucifixion, Jean insiste sur le sang qui coule du côté de Jésus. Là encore, il s'agit de l'accomplissement des Écritures comme cela est explicité par la citation du prophète Malachie.

1. La mort du juste

Nous avons vu dans la première conférence en quel sens Jésus était le Juste qui était mort en raison de sa justice. Une autre référence pour comprendre la mort de Jésus est donnée par l'évangile de Jean en référence à la question la plus radicale posée par l'histoire dans la tradition messianique, la mort du roi Josias.

1.1. La mort du roi Josias

Dans l'Ancien Testament comme dans la mentalité populaire, basée sur une idée de la justice, toute violation des lois de la société ou de la nature est sanctionnée par une peine – la mort pour une faute grave. La théologie transpose ce sens de la justice dans la manière de comprendre l'action de Dieu gouverne le monde. Il envoie une maladie pour punir le méchant ; plus encore, la mort est la conséquence du péché des hommes. Cette transposition est présente dans les récits bibliques des origines et aussi dans les menaces proférées par les prophètes. Elle tisse l'écriture de l'histoire d'Israël dans les livres historiques en se basant sur les paroles des grands prophètes (ce que l'on appelle aujourd'hui l'« école deutéronomiste »). Cette théologie rencontre des difficultés lorsque la victime est innocente. C'est le ressort du livre de Job : comment et pourquoi le juste est-il accablé de maux si cruels ?

La question s'est posée de manière plus précise lors d'un événement qui marque une date importante dans l'histoire d'Israël. La situation de détresse dans laquelle se trouvait le peuple juif a trouvé une issue avec un roi qui a entrepris une réforme avec un retour à la foi dans sa pureté, le roi Josias. Son règne a été marqué par une réforme religieuse – dont le prophète Jérémie a été un des instigateurs. Il a été marqué par la promulgation de la Loi, dans un livre attribué à Moïse, ce que l'on appelle le Deutéronome (mot grec qui signifie Deuxième Loi). Profitant d'une situation internationale favorable, ce roi a entrepris une reconquête du territoire du royaume de David et a eu de grands succès. Or ce roi juste et victorieux, considéré comme le Messie promis, a trouvé la mort dans un accrochage avec l'armée égyptienne. Il a été transpercé d'un coup de lance (2 R 23, 29). Cette mort a suscité une interrogation majeure au plan théologique : Pourquoi le roi juste perd-il la vie alors qu'il est encore jeune ? Pourquoi le roi qui restaure le royaume de David trouve-t-il la mort dans un combat sans signification ? Ce fut une question douloureuse, objet de l'interrogation qui apparaît dans le livre du prophète Jérémie. L'évangile de Jean y fait allusion quand il rapporte que Jésus fut transpercé d'un coup de lance. Nous lisons en effet : *« Arrivés à Jésus les soldats le trouvèrent mort ; ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais l'un des soldats, de sa lance, lui perça le côté et aussitôt il sorti du sang et de l'eau. Celui qui a vu en rend témoignage, et celui-là sait qu'il dit vrai – pour que vous aussi vous croyiez. Car cela est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture : "On ne lui brisera pas un os" (Ex 12, 46 ; Ps 34,21). Ailleurs l'Écriture dit encore : "Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé" (Za 12,10). »* (Jn 19, 33-37)

1.2. Salut, repentance et conversion

L'évangile de Jean fait référence à la mort de Josias par une citation explicite du prophète Zacharie extraite d'un passage qui annonce la gloire de Jérusalem. Le texte est contrasté. Il faut voir ce qu'a retenu l'évangile. L'oracle de Zacharie commence par une présentation très large : *« Parole de Yahvé sur Israël. Oracle de Yahvé qui a tendu les cieux, fondé la terre et formé le souffle de l'homme en son sein »* (Za 12, 1). Le prophète se situe dans un contexte d'universalité : la création (cieux et terre), mais aussi toute l'humanité ! La

perspective qui suit est celle du troisième Isaïe : Jérusalem devient la ville-phare pour toute l'humanité, la « ville lumière » pour tous les peuples (Is 60 et 66). Cette perspective de restauration est reprise en insistant sur la présence de Dieu : « *En ce jour-là, Yahvé étendra sa protection sur les habitants de Jérusalem : celui d'entre eux qui allait tomber sera comme David, et la maison de David sera comme Dieu à leur tête* » (Za 12, 8).

Pour Zacharie, conformément à l'exigence de la Loi, cette nouvelle situation politique sera liée à une transformation intérieure : « *Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de bienveillance et de supplication. Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé* » (Za 12, 10). Seule la deuxième partie de la phrase est reprise, ce qui a pour effet d'effacer les éloges de guerre présents dans le texte de Zacharie. Le regard sur celui qui est transpercé est un regard de repentir. Pour comprendre la portée de ce texte, il est éclairant de comparer Jean aux autres évangiles, où le thème eschatologique est très présent.

1.2. La fin des temps

Dans les récits des synoptiques ce repentir est exprimé par la frayeur de ceux qui participent à la crucifixion (Mt 27, 54). Les événements rapportés dans leur récit ont une dimension eschatologique, en ce sens qu'ils marquent la fin d'un monde. Cela rejoint Zacharie qui, dans le texte cité, ajoute aux oracles anciens d'Isaïe et de Jérémie, la dimension de la fin des temps, avec les images et les schèmes de pensée des apocalypses. La fin des temps est pensée comme une destruction de l'ancien monde et son remplacement par un monde nouveau. C'est l'objet du texte qui suit la mention de la conversion (Za 12, 7-9). C'est une toute autre perspective. En effet, le remplacement du monde actuel par un monde nouveau se fera par une action violente de Dieu qui purifiera de manière radicale. Une guerre éliminera les deux tiers de la population ; elle sera suivie par une purification par le feu : « *J'amènerai le tiers [des survivants] dans le feu : je les épurerai comme on épure l'argent, et les éprouverai comme on éprouve l'or* » (12, 9). Cette épreuve n'épargnera personne : « *Épée, éveille-toi contre mon pasteur et contre l'homme qui est mon associé, oracle du Seigneur. Je veux frapper le pasteur pour que soient dispersées les brebis* » (12, 7). Ce texte est cité explicitement par Jésus au début de la Passion selon saint Matthieu (26, 31). Il sert à expliquer pourquoi les disciples abandonnent Jésus : ils ne sont pas capables de porter cette épreuve ; ils le seront plus tard. Au terme de cette purification, cette population sera le peuple de Dieu selon son désir : « *Il [le tiers purifié] invoquera mon nom et moi je l'exaucerai* » (12, 9). Au nom du pasteur qui a été transpercé et qui est montré dans la grande liturgie de la repentance. Les disciples constituent le peuple nouveau selon la fin de l'oracle où Dieu s'engage : « *Je dirai : "C'est mon peuple !" et lui dira : "Yahvé est mon Dieu !"* » (12, 9). Ces références montrent que la mort de Jésus sur la croix accomplit les Écritures.

2. Le sang de sa croix

Le texte de l'évangile de Jean ne suit pas la ligne spectaculaire des synoptiques. Mais il prolonge l'image du Juste transpercé en mentionnant le sang versé du côté de Jésus. Pourquoi cette insistance, sinon parce que la symbolique du sang est un élément important de

la théologie du salut ? Ce point est explicitement présent dans la théologie de Jean ; on lit en effet dans la première épître : « *Le sang de Jésus nous purifie de tout péché* » (1 Jn 1, 7).

Cette thématique est commune au Nouveau Testament. Elle se trouve dans la Lettre aux Hébreux : « *Il est impossible que du sang de taureaux ou de boucs enlève les péchés [...] offrandes prescrites par la Loi [...]. Dieu a supprimé le premier culte pour établir le second : Nous avons pleine assurance d'accéder au sanctuaire par le sang de Jésus* » (He 10, 1. 9. 19) et dans l'Épître de Pierre : « *Vous avez été rachetés par le sang précieux du Christ* » (1 P 1, 18). Explicitons le sens de ces mentions en évitant toute complaisance avec la cruauté et pour cela il faut revenir à la source de ces développements : le souci de montrer l'accomplissement des Écritures en restant dans le contexte pascal de la mort de Jésus en croix.

2.1. Le sang de l'agneau pascal

Selon le calendrier suivi par Jean, la mort de Jésus est en lien avec l'immolation de l'Agneau pascal. Il est éclairant de voir que le texte de l'Exode précise que le sang de l'agneau est le signe et l'instrument du salut. La Loi stipule en effet : « *On prendra du sang de l'agneau et on en mettra sur les deux montants et sur le linteau de la porte des maisons où on le mangera. [...] Je passerai cette nuit et je frapperai les premiers-nés dans le pays d'Égypte. [...] Le sang vous servira à désigner les maisons où vous vous tenez. À la vue de ce sang, je passerai outre et vous échapperez au fléau destructeur.* » (Ex 12, 7-13). Le mode de déroulement de ce jugement est cruel ; il relève d'une vision de Dieu assez terrifiante... Elle est reprise dans l'apocalyptique. Elle est présente dans le récit de la Passion, en particulier dans l'évangile de Matthieu. Par contre, Jean écarte cet aspect. Il voit la banalité du geste accompli par les soldats et l'effet immédiat. Le développement de la symbolique de l'agneau pascal en effet est présenté dans une perspective qui écarte l'idée du « Dieu pervers » selon laquelle il faudrait un sacrifice sanglant pour apaiser sa colère. Au contraire, le sang versé est un appel à la justice de Dieu et, par-là, c'est une ouverture sur la résurrection. Pour le voir, il faut ouvrir le livre de la Genèse et le livre de Job.

2.2. Le sang d'Abel le juste

La thématique du sang versé est présente dans la Bible dès les premières pages. On le voit à propos du premier meurtre évoqué dès les premières pages de la Genèse, la mort d'Abel assassiné par son frère Caïn. Dans le texte de la Genèse, la référence au sang d'Abel fait appel à la justice de Dieu qui dit à Caïn : « *Ecoute le sang de ton frère crier vers moi* » (Gn 4, 10). La Loi mentionne plusieurs fois la situation créée par le sang versé, puisqu'on trouve la thématique du « vengeur du sang » (Dt 19, 6 ; 21, 1s). Cette institution concerne la situation où du sang est versé sans que l'on sache quelle est l'origine et les circonstances du meurtre de la victime dont le sang est répandu sur le sol. Quand on ne peut connaître les circonstances et trouver le responsable, la Loi demande de faire un rituel d'expiation pour conjurer l'intervention de la part de Dieu qui viendrait châtier le crime impuni.

L'interprétation du sang de Jésus versé sur la croix est complexe. Pour les synoptiques, la mention du sang est faite pour condamner ceux qui demandent la mort de Jésus. Ils prennent la responsabilité de la condamnation à mort de Jésus et ce faisant ils appellent sur eux le malheur : « Son sang soit sur nous et sur nos enfants » (Mt 22, 35). L'évangile de Jean fait mention du sang de Jésus dans un tout autre sens. Il reste au sens premier évoqué avec Abel ou la situation évoquée par la Loi ; il s'agit de la mort du juste assassiné et donc d'un appel à Dieu pour qu'il intervienne et donne le salut à la victime d'un acte homicide fruit de la haine. C'est en ce sens que la mention du sang versé évoque ce qui a été dit d'Abel : c'est un appel à la justice de Dieu. Corrélativement, l'évangile de Jean montre que la mort de Jésus a été prophétisée par celle d'Abel, le juste et donc que les Écritures sont accomplies, en ce qu'elles disent dès le commencement de l'humanité.

La référence à Abel marque une dimension importante de l'action de Jésus ; elle ne s'enferme pas dans le seul espace du peuple juif ; elle concerne l'humanité. Cette dimension est présente dans la vie de Jésus dont les « actes merveilleux » furent toujours ouverts sur l'humanité entière.

2.3. Le bon pasteur – la solidarité

La figure du roi est aussi présente dans le développement sur le « bon pasteur ». L'allégorie du bon pasteur s'inscrit sur la même mémoire, mise au service de l'exposé de la solidarité entre un et tous. Le pasteur est bon parce qu'il affronte le mal : « *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Le berger à gages, qui n'est pas le pasteur et à qui appartiennent les brebis, voit-il venir le loup, il laisse là les brebis, il se sauve et le loup les emporte et les disperse. C'est un mercenaire qui n'a pas souci de ses brebis* » (Jn 10, 11-13).

Le mot important ici est « souci ». Ce mot est l'expression de la responsabilité. C'est en effet la fonction royale d'avoir le souci du bien commun et de faire régner la justice. Jésus prend sur lui l'injustice pour être celui qui conduit l'humanité à sa perfection.

La même perspective se trouve dans l'interprétation d'un texte d'Isaïe dans les Actes des apôtres. « *Philippe partit sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza. Justement un éthiopien, un eunuque, haut fonctionnaire de la reine Candace, reine d'Éthiopie et surintendant de tous ses trésors, qui était venu en pèlerinage à Jérusalem s'en retournait, assis sur son char, en lisant le prophète Isaïe. L'Esprit dit à Philippe : "Avance et rattrape ce char." Philippe y courut, et il entendit que l'eunuque lisait le prophète Isaïe. Il lui demanda : "Comprends-tu ce que tu lis ?" – et comment le pourrais-je, dit-il, si personne ne me guide ?" Et il invita Philippe à monter et à s'asseoir près de lui. Le passage de l'Écriture qu'il lisait était le suivant : "Comme une brebis, il a été conduit à la boucherie ; comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche. Dans son abaissement la justice lui a été déniée. Sa postérité qui la racontera ? Car sa vie est retranchée de la terre." S'adressant à Philippe, l'eunuque lui dit : "Je t'en prie, de qui le prophète dit-il cela ? De lui-même ou de quelqu'un d'autre ?" Philippe prit alors la parole et, partant de ce texte de l'Écriture, lui annonça la Bonne Nouvelle de Jésus.* » (Ac 8, 26-35).

La figure du serviteur est prophétique. Elle est ici croisée avec la tradition messianique, puisque Josias est comme le serviteur un juste dont la mort est l'occasion du salut.

3. *L'humanité nouvelle*

Un mot de la *Lettre aux Hébreux* est ici éclairant, le mot « pionnier », en grec *archègos*. Celui-ci asse devant et ouvre la voie. Jésus est ce « pionnier » parce qu'il en a les qualités. Par son exemple, Jésus est qualifié pour cette fonction de « premier » qui avance en tête. Par sa Passion et par sa mort sur la croix, il communique à la souffrance du monde ; il est victime de l'injustice et de la haine ; pour cette raison, il peut marcher en tête quand advient le pire, de manière cruelle et injustifiable.

3.1. Jésus le grand prêtre

La *Lettre aux Hébreux* a été écrite à l'occasion de la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains en 70. Pour les Juifs ce fut la fin d'un monde, leur monde, celui qui était centré sur Jérusalem, la ville sainte par excellence. Ce fut extrêmement douloureux pour les membres des familles sacerdotales et aussi pour les Esséniens qui entendaient instaurer une religion pure autour d'un Temple purifié. La destruction radicale faite par les Romains empêche la réalisation de cette espérance. L'Auteur de la *Lettre aux Hébreux* entend montrer que ce désespoir est vain, puisque Jésus est le « grand prêtre » que prophétisait le régime sacerdotal ancien. Une telle affirmation fait difficulté parce que Jésus vient de ce qu'il est de la tribu de Juda et non de la tribu de Lévi qui seule accède au sacerdoce et dont seul un descendant peut être « prêtre » (*hieros*). L'Auteur précise donc ce qu'est un prêtre en donnant une définition plus universelle : « *Tout grand prêtre pris parmi les hommes est établi pour intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu, afin d'offrir dons et sacrifices pour les péchés. Il peut ressentir de la commisération pour les ignorants et les égarés, puisqu'il est lui-même également enveloppé de faiblesse, et qu'à cause d'elle, il doit offrir pour lui-même des sacrifices pour le péché comme il le fait pour le peuple. Nul ne s'arroge à soi-même cet honneur, on y est appelé par Dieu.* » (Hb 5, 1-4).

Cette définition est universelle. L'Auteur dit qu'elle vaut pour Aaron qui a reçu cette fonction lors de la constitution du peuple de Dieu dans sa sortie hors d'Égypte. Mais il note que ceci n'est pas exclusif. Cette fonction peut être remplie autrement. Il pense à Melkisédeq, dont il est fait mention dans l'histoire d'Abraham (Gn 14) et dans le psaume 110. Ces deux occurrences sont très importantes ; elles montrent trois choses.

D'abord, Melkisédeq joue un rôle important dans l'histoire ; il est plus grand qu'Abraham ; en effet, Abraham lui donne la dime. Cela signifie qu'Abraham se soumet à lui.

Ensuite, le nom de Melkisédeq est interprété comme « roi de justice ». Il est donc une figure de la paix et de ce que doit vivre le sauveur pour instaurer le royaume de Dieu promis.

Mais aussi, Melkisédeq était roi « roi de Salem », qui est la ville sainte Jérusalem au temps des patriarches. Il fait de Jérusalem la ville sainte. Pour cette raison, Melkisédeq est mentionné dans le psaume 110 utilisé dans le rituel de la consécration du roi d'Israël, dont il

est dit : « *Tu es prêtre selon l'ordre de Melkisédeq* » dans une formule qui associe la promesse messianique à la qualité du règne de la justice.

Enfin, la Bible grecque a souligné la dimension sacrale ou divine ; elle a traduit l'hébreu en introduisant l'expression « pour l'éternité ». C'est là ouvrir sur un sens radical de la promesse faite à David d'être « fils de Dieu ».

Le texte de la *Lettre aux Hébreux* poursuit : « *De même ce n'est pas le Christ qui s'est attribué à soi-même la gloire de devenir grand prêtre, mais il l'a reçu de celui qui lui a dit : "Tu es mon fils, moi, aujourd'hui je t'ai engendré" ; comme il est dit ailleurs : "Tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melkisédeq" (Ps 110, 4).* » Ces versets disent la victoire du Fils. Mais l'Auteur entend dire davantage quand il précise que Jésus n'est pas devenu prêtre seulement par un décret divin supra-temporel, mais par sa vie elle-même et tout particulièrement par sa passion. Il écrit : « *C'est lui [Jésus] qui aux jours de sa chair ayant présenté avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé en raison de sa piété, tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance ; après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel* » (Hb 5, 7-9). Ainsi la souffrance de Jésus et son obéissance lui permettent de recevoir le titre de « pionnier », principe qui permet à Jésus de prendre la tête de l'humanité.

3.2. La taille de la vigne

Dans le discours après la Cène Jean rapporte des propos qui développent cette situation de « pionnier », celui qui est en tête. Il le fait dans l'allégorie de la vigne. « *Je suis le vrai cep et mon père est le vigneron* » (Jn 15, 1). Jésus se compare au cep dont les disciples sont les sarments. Pas seulement le tronc et les branches, pas la racine et les vrilles, mais tout le cep, racine, tronc, vrilles, feuilles et fruits... L'image dit la communion. Elle est appliquée à l'énigme de la vie : la souffrance qui est dite par l'image de la taille. Il y a plusieurs tailles. La première enlève les sarments qui ne portent pas de fruit – ce qui est sec et stérile. Ce qui peut s'entendre sans peine d'une libération. Il y a aussi une autre taille, celle des sarments qui portent du fruit, donc font le bien de manière active. Or c'est là qu'il a une taille dont on peut se demander : est-ce juste de tailler ce qui est dans le bien ? C'est la question douloureuse entre toutes et sans réponse facile. La réponse de Jésus est donc de participer dans la vigne, donc en lui, à une taille exigeante pour un fruit meilleur. C'est de cette manière que Jésus a vécu sa souffrance. Il a été le premier à subir cette taille par le Père-vigneron et pour cette raison, il peut prendre en lui la souffrance que ne saurait excuser la référence au mal.

Dans cette prière, Jésus s'adresse au Père. Il le fait dans une assemblée (une foule) où se trouvent toutes sortes de gens : les gens de Jérusalem, de la Judée (les Juifs), de la Galilée (ses disciples) et aussi des Grecs. Le terme reste vague pour ouvrir sur l'enracinement culturel de l'évangile de Jean. La parole de consentement concerne l'humanité entière à qui s'adresse l'horizon du salut. La traduction de la Bible de Jérusalem porte sur l'humanité entière. Le terme employé dit la totalité ; il ouvre sur la totalité de l'œuvre de Dieu, la création.

Cette perspective rejoint ce qu'a écrit saint Paul dans la lettre aux Colossiens : « *Dieu s'est plus à faire habiter en lui toute la Plénitude et à réconcilier tous les êtres par lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix* » (Col 1, 19-20).

3.3. L'élévation sur la croix

Dans l'évangile de Jean, la mention de la souffrance de Jésus et de son trouble n'est pas placée dans le jardin de Gethsémani, mais avant les jours de la Pâque et surtout en public, donc objet d'un témoignage public autorisé. Jésus est à Jérusalem. Il reçoit la demande des Grecs de venir avec eux (et donc de quitter la ville où il est condamné). Jésus refuse. Jésus prie et il déclare : « *Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père sauve-moi de cette heure. Père glorifie ton nom.* » (Jn 12, 27). Il est clair que le trouble de Jésus est celui d'une vive conscience de sa situation et de la cruauté qui l'attend après son arrestation qu'il redoute comme imminente. Il prévoit que ce sera la pire manière : celle de la mort des esclaves sur la croix. En effet, dans les versets qui suivent, après avoir explicité ce que signifie le mot « heure », Jésus déclare : « *C'est maintenant le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde va être jeté bas ; et moi élevé de terre j'attirerai tous les hommes à moi* » (trad. BJ, Jn 12, 31-32). Le verbe « élever » se rapporte à la croix, puisque les crucifiés étaient exposés à la vue de la foule et donc en hauteur. Toute la misère du monde se retrouve ainsi exposée.

Conclusion

Jésus est celui qui par sa croix sauve le monde. Il a fait ce choix pour le salut du peuple. Il a consenti à prendre la tête de l'humanité telle qu'elle est, en faisant en sorte que rien d'humain ne lui soit étranger. Cette universalité est dite par ce que désigne l'élévation sur la croix. Jésus se situe en « pionnier » ; il est celui qui marche en tête parce qu'il est passé par les difficultés de l'existence.

Cette situation est accomplie dans la figure du sang versé. Le sang symbolise trois éléments dans la mystique : la vie, la souffrance, l'amour. Dans le langage de la mystique il est le signe de la générosité d'une vie que l'on ne garde pas pour soi. Il est le signe de la souffrance, car la vie se donne dans les souffrances de l'enfantement. Il est aussi le signe de l'amour qui donne sans retour et qui se perd dans ce don. En ce sens, la figure du sang versé est présente dans la célébration eucharistique avec le pain et le vin qui ont valeur symbolique pour faire mémoire du salut.

Les Écritures sont donc accomplies. Trois perspectives sont unies dans les récits évangéliques ; ils sont repris dans la liturgie : figure royale, figure prophétique et figure sacerdotale.

Troisième conférence

Glorifier le Père

Dans le discours après la Cène, une référence occupe une place importante, celle que Jésus fait à Dieu en l'appelant « Père ». Cette désignation donne une grande profondeur au récit de la Passion. Ce n'est pas un discours moral, mais un propos de révélation. Il s'agit au sens fort du « mystère pascal » qui ne peut être réduit à un événement qui ne concernerait que Jésus. Certes, il est possible de lire le récit dans un propos moral et de voir dans la Passion de Jésus « le Juste », la figure de la méchanceté du monde et un éloge de l'héroïsme du martyr. L'ensemble des chapitres 13 à 17 rapporte des faits et développe un propos qui en indique la source et le but. Ainsi est donnée une pleine explicitation de ce que signifie le verbe « accomplir ». Ce verbe implique que l'on tienne ensemble l'origine et l'achèvement, en disant le pourquoi et donc l'inspiration qui anime l'ensemble du processus. La référence de Jésus à son Père et à son projet apporte une plénitude de sens à tout ce qui est vécu.

1. Jésus face à Pilate

1.1. Royauté de Jésus

Dans le récit de la Passion, la confrontation de Jésus et de Pilate porte sur un point qui dépasse largement la perspective messianique juive, centrée sur Jérusalem et sur la royauté de David. Le texte de Jean est plus large, comme le montre l'interrogatoire sur la royauté de Jésus.

« Pilate rentra dans le Prétoire. Il appela Jésus et lui dit : " Es-tu le roi des Juifs ". Jésus répondit : " Dis-tu cela de toi-même ou bien d'autres te l'ont-ils dit de moi ? ". Pilate répondit : " Est-ce que je suis juif, moi ? Ceux de ta nation et les grands prêtres t'ont remis entre mes mains. Qu'as-tu fait ? " Jésus répondit : " Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. Mais mon royaume n'est pas d'ici ". – " Donc tu es roi ? " lui dit Pilate. – " Tu le dis ! Je suis roi, répondit Jésus, et je suis né, et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. " Pilate lui dit : " Qu'est-ce que la vérité ? " » (Jn 19, 33-38).

Le terme « roi » signifie des choses équivalentes dans le monde juif et dans l'empire romain, quand il s'agit de la gestion des affaires publiques : administration, défense du territoire, développement économique. Par contre le terme « vérité » n'a pas la même portée. Il est caractéristique d'une dimension nouvelle, celle qui caractérise la culture hellénistique. Celle-ci est marquée par ce que l'on appelle « philosophie » qui est à la fois un art de vivre et une manière de penser, littéralement « amour de la sagesse ». La philosophie est une vision du monde, une manière de penser l'humanité et de conduire sa pensée et son action. En introduisant ce terme dans le récit de la Passion, l'évangile de Jean montre que la Passion ne

concerne pas seulement le monde juif ; elle ne se réduit pas à une histoire entre Juifs sur la légitimité du pouvoir à Jérusalem où les prêtres ont le pouvoir en l'absence d'un roi de la descendance de David. La Passion ne porte pas seulement sur des questions de religion : observances religieuses, organisation de la communauté religieuse ou encore débats théologiques pour l'interprétation des textes sacrés. Pilate s'avoue incompetent en la matière. Il entend rester au plan pratique de sa mission : assurer l'ordre public et donc prévenir des émeutes. Mais en parlant de vérité, Jésus se place à un tout autre niveau. Il se place au cœur de l'universalité selon une approche hellénistique – celle qui fait la culture universelle de la science, de l'histoire, du droit et de la philosophie. La présence de cette perspective place sa mission au cœur de ce qui fonde la culture universelle des hellénistes dans laquelle se situe la communauté où l'évangile de Jean a été diffusé.

Il est donc clair que, par cette introduction, Jean manifeste que ce qui advient dans la condamnation de Jésus n'est pas un détail de l'histoire, mais concerne la totalité de l'aventure humaine en quête de vie pleinement humaine.

1.2. Vérité

Le concept de « vérité » ne relève pas de la tradition historique et ne doit rien au nationalisme hébreu. Il dit la force et la grandeur de l'humanité, dans un texte écrit en grec. Pilate lui-même parlait grec comme tous les fonctionnaires romains en Orient. (Je note que la question de savoir si Jésus parlait le grec reste ouverte – il me semble légitime de répondre par l'affirmative). Le mot « vérité » n'est pas quelconque ! Il dit la quête de l'homme. La réponse de Jésus ouvre le message chrétien à une dimension nouvelle. Il ne s'agit pas seulement du roi d'Israël, le Fils de David, mais de celui qui apporte à l'humanité une réponse aux questions qu'elle se pose depuis les origines. L'accomplissement n'est pas limité à une seule culture ; il vaut pour toutes. Ce que vit Jésus atteste qu'il est là pour une vaste perspective que la Bible appelle du mot *sophia*, traduit en français par sagesse. Non un savoir acquis définitivement, mais une démarche d'amour et de désir à rassasier !

La vérité ne se réduit pas à la loi juive donnée par Dieu à Moïse. La loi de Moïse est un texte qui a une dimension éthique mais clos dans un contexte socio-politique particulier. La référence à la « vérité » est donc universelle dans un registre qui considère l'homme non pas seulement comme chair, ou comme individu dans un peuple ou une généalogie, mais comme appelé à participer à la vie de Dieu qui est Esprit.

Notons que cette manière de faire n'est pas étrangère à la manière dont l'évangile de Marc plus que les deux autres synoptiques montre comment tient à distance les titres messianiques qui lui sont attribués par la foule et par ceux qui bénéficient de sa puissance de guérison et de libération. Notons aussi que cette ouverture sur l'universel avait déjà commencé dans la traduction grecque de la Bible par les rabbins d'Alexandrie depuis plus de deux siècles. Nous l'avons déjà rencontré dans la lecture du psautier et de l'espérance messianique qu'il exprime.

1.3. La Sagesse de Dieu à l'œuvre

1.3.1. *Le logos*

La notion de « *sophia* » ouvre sur une autre dimension, celle qui est exprimée par le mot grec *logos*, terme utilisé dans le Prologue de l'évangile de Jean par manière de synthèse. La richesse de ce terme est immense, car il désigne la parole, mais aussi la raison. Il ouvre ainsi sur une anthropologie qui met au deuxième plan des notions qui sont premières dans la pensée sémitique : la puissance et la force. La notion de *Logos* garde le sens de parole et ainsi elle assume ce qui est dit par la tradition prophétique. Mais elle l'exprime sous un autre mode qui donnera des éléments pour dire de manière plus profonde quel Dieu agit. Corrélativement, la notion de révélation est changée.

La conversion à Jésus est un accomplissement qui ne se réduit pas à un changement politique (la restauration du royaume de David), ni à une réforme religieuse (la purification du Temple) ; il s'agit du rayonnement de la Sagesse divine. La réponse de Jésus à Pilate exprime donc une manière nouvelle de comprendre les chemins de la révélation et une autre manière de penser le salut.

1.3.2. *La foi vive*

La transcription de l'espérance chrétienne dans un nouveau registre de langage permet de dire des choses nouvelles. La structure sémitique de la pensée est reprise dans une perspective où elle trouve une autre dimension. La foi n'est pas d'abord obéissance. Elle est lumière. En ce sens le discours de Jésus après la Cène développe une autre théologie que les évangiles synoptiques. Jésus est « La Voie, la Vérité, la Vie ». Ces trois termes ouvrent trois perspectives où l'on reconnaît une thématique universelle. Le terme de **vérité** rejoint la quête de l'intelligence et donc de la philosophie en tant que connaissance ou science des choses données à l'expérience humaine. Le terme de **voie** (ou de chemin) ouvre une perspective de sagesse qui s'accorde à celle des religions qui se présentent dans une perspective de dépassement du présent, puisque Dieu est toujours au-delà des prises humaines. Enfin, le terme de **vie** renvoie à tout ce qui est construction de soi, dans la culture, dans la société et dans la vie politique sur un horizon d'universalité.

1.3.3. *Une plénitude*

L'accomplissement des Écritures prend une autre dimension. Le verbe qui disait l'accomplissement *telein* est relayé par un autre, le verbe *pleroun*, qui a donné en français le terme « plénitude ». L'usage de ce terme est présent dans les dernières lettres de Paul, Éphésiens et Colossiens. Les textes sont clairs ; il suffit de les lire :

Galates 4, 4 : « Quand fut venu *l'accomplissement du temps* (*to plérôma tou khronou*), Dieu envoya son Fils. »

Ephésiens 1, 2-14 « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles, aux cieux, dans le Christ. C'est ainsi qu'il nous a élus en lui, dès avant la création du monde, pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour, déterminant par avance que nous serions pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ. Tel fut le bon plaisir de sa volonté, à la louange de gloire de sa grâce, dont il nous a gratifiés dans le Bien-aimé. En lui nous trouvons la rédemption, par son sang, la rémission des fautes

selon la richesse de sa grâce, qu'il nous a prodiguée en toute sagesse et intelligence. Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté, ce dessein bienveillant qu'il avait formé en lui par avance pour le réaliser **quand les temps seraient accomplis** : ramener toutes choses sous un seul chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres. C'est en lui que nous avons été mis à part, désignés d'avance, selon le plan préétabli de Celui qui mène toutes choses au gré de sa volonté, pour être, à la louange de sa gloire, ceux qui ont par avance espéré dans le Christ. C'est en lui que vous aussi après avoir entendu la Parole de vérité, la Bonne Nouvelle de votre salut et y avoir cru, vous avez été marqué d'un sceau par l'Esprit de la Promesse, cet Esprit Saint qui constitue les arrhes de notre héritage et prépare la rédemption du peuple que Dieu s'est acquis, pour la louange de sa gloire. »

Colossiens 1, 19-20 : « Dieu s'est plus à faire habiter en lui **toute la Plénitude** et par lui à réconcilier tous les êtres, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix. »

La notion de plénitude ouvre une dimension nouvelle de deux manières. D'abord, il ne s'agit plus seulement d'accomplir ce qui concerne l'attente d'un peuple, mais celle de toute l'humanité. Paul voit le mystère du salut comme une histoire universelle où le choix d'Israël était une étape préliminaire qui s'est achevée par la proclamation du message du salut (« la Bonne Nouvelle ») à toute l'humanité. Ensuite, cette perspective s'étend même à la création qui est sauvée par le Christ. Le croyant se perçoit comme participant d'une aventure qui s'inscrit dans l'histoire du monde.

La manière dont Jésus a tenu à distance son identité juive et le messianisme, lié à une perspective nationale, ouvre sur une théologie nouvelle. Le Dieu qui se révèle comme celui qui appelle Jésus et lui confie une mission n'est pas dans une position de domination et de séparation, mais dans une perspective de communion.

2. Engagement de Dieu

Le changement de registre de vocabulaire et de pensée permet d'introduire une autre perspective. Jésus ne cesse de dire que ce qu'il fait n'est pas de sa propre initiative, car il réalise la mission qui lui a été donnée par un autre. Ceci est patent dans les quatre évangiles. Qui est cet autre ?

Jésus s'adresse à Dieu en l'appelant « Père » ; il indique donc une relation constitutive de sa mission. La reconnaissance qu'il est l'Envoyé de Dieu ne le réduit pas à être un « délégué », réduit à sa fonction. Dans son action, Jésus manifeste qu'il est un avec le Père ; cela est attesté par ses actions. Cela paraît par le vocabulaire utilisé où deux mots jouent un rôle important par leur pouvoir de synthèse, œuvre et signe.

2.1. Œuvres de salut

Le mot « œuvre » est employé par Jésus pour désigner que ce qu'il fait (ce que les synoptiques appellent des « miracles » ou des « prodiges ») dans un contexte de polémique. On lui reproche en effet de « séduire » le peuple par des prodiges. Jésus répond que les guérisons qu'il fait ne sont possibles que par la puissance de Dieu. Pour cette raison, les

« œuvres » témoignent qu'il est l'Envoyé du Père : « *Les œuvres que je fais me rendent témoignage que le Père m'a envoyé. Et le Père qui m'a envoyé, lui, me rend témoignage* » (Jn 5, 36 ; 10, 25 ; 10, 37).

Plus généralement, les actes de Jésus sont liés à la parole qui les accompagne et qui en manifeste le sens. Ce que Jésus fait n'est pas seulement un acte de pitié et encore moins une mise en scène politique. Jésus réalise ce que Dieu veut. La reconnaissance et l'intelligence des actes posés (de Cana à Béthanie) sont de l'ordre de la foi. On le voit dans le discours après la Cène.

À la question de Philippe qui demande à voir le Père, Jésus répond : « Qui me voit, voit le Père ». C'est dire que le chemin de la foi commence à ce qui se voit. En effet, les œuvres faites sont concrètes ; elles sont visibles, audibles et tangibles. C'est en les considérant dans la foi qu'elles prennent sens. Par exemple, la multiplication des pains prend sens quand on a en mémoire ce qui s'est passé lors de l'Exode au désert, quand Dieu a donné la Manne. De même la résurrection de Lazare prend sens quand on vit dans l'espérance de la résurrection annoncée par les prophètes par l'ouverture des tombeaux (Ez 37). Ces actes renvoient non seulement à ce qui a été fait par Élie ou Élisée, mais par la reconnaissance que Dieu est le maître de la vie. Pour cette raison, Jean trace le chemin où on passe du voir au croire. Jésus a marqué le chemin par ses paroles qui ont fait passer de ce qui est tangible à ce qui se donne à voir à qui accepte d'ouvrir les yeux. En suivant ce chemin, l'évangile de Jean montre pourquoi Jésus dit à ses disciples : « *Je suis dans le Père et le Père est en moi. Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : le Père qui demeure en moi accomplit les œuvres.* » (Jn 14, 10)

2.2. Les signes du Royaume

Dans l'évangile de Jean, le mot « signe » joue un rôle important. Ce mot se rapporte à un élément sensible (trace écrite, imprimée ou geste intentionnel) qui porte un message ou une information. Les guérisons faites par Jésus sont qualifiées de « signe », parce qu'elles renvoient à autre chose. Il y a quelque chose qui est perçu : le vin et le pain en abondance, la guérison d'un malade (fièvre, paralysie, cécité), le retour à la vie (Lazare)... Pour comprendre l'événement, il ne faut pas s'arrêter au prodige ; il faut aller au-delà et reconnaître la bonté mise en œuvre. Celle-ci atteste que la puissance de Dieu est à l'œuvre. Cela signifie qu'elle relève d'une visée de salut et aussi qu'elle dévoile la grandeur de sa bonté. Cette visée de salut reste inintelligible quand les bénéficiaires de la multiplication des pains et les témoins des guérisons du paralytique et de l'aveugle-né ne sont pas disponibles pour entendre les Écritures. Leur hostilité à Jésus ferme la porte de l'écoute de la parole de Dieu ; pourtant les textes sont clairs. Les adversaires de Jésus sont coupables, car ils étudient les textes et ils devraient en avoir percé le sens profond. Jésus leur reproche : « *Vous scrutez les Écritures, dans lesquelles vous pensez avoir la vie éternelle ; or ce sont elles qui me rendent témoignage* » (Jn 5, 39).

Les deux termes « œuvre » et « signe » renvoient donc à l'exigence de l'accomplissement des Écritures.

2.3. Accomplissement des Écritures

Les Écritures ne sont pas seulement accomplies quand les bénéficiaires ou les témoins s'émerveillent devant ce qui leur apparaît comme un prodige. Elles le sont quand il y a la reconnaissance que ce qui a eu lieu réalise non seulement une attente (être guéri, marcher, voir, vivre...), mais aussi une promesse exprimée par les Écritures. Parler de promesse renvoie à un engagement préalable. Il est présent dans les Écritures, puisque le mouvement qui les habite est d'ouvrir les yeux sur l'avenir. L'Alliance a été conclue par Dieu pour être réalisée comme « salut ». Or dans cette alliance Dieu ne se situe pas comme arbitre, ni comme juge ; il se situe comme celui qui s'y engage personnellement par amour et dans le mouvement d'une présence.

Par les actes de Jésus (œuvres et signes), apparaît le cœur l'intention de Dieu. L'action de Jésus n'est pas seulement faite au nom de Dieu, mais elle engage l'être même de Dieu. Le vocabulaire Père/Fils permet de dire cette réalité de la vie intime de Dieu. Les termes « père » et « fils » ne sont pas de l'ordre de la métaphore, mais de la réalité qui se manifeste dans les œuvres et les signes accomplis.

Pour dire cette coprésence du Père et du Fils, Jésus précise que c'est le fruit de l'amour : « *Le Père aime le Fils* » (Jn 3, 35). La notion de paternité divine prend une dimension nouvelle. Il y a une manière nouvelle par rapport à l'Ancien Testament de comprendre l'être de Dieu. C'est au partage de cette présence dans l'amour que les disciples sont associés. Cela par le don de l'intime de Dieu ; ceci est explicité dans le Discours après la Cène où il est longuement question du don de l'Esprit Saint.

La Passion peut être comprise comme « l'œuvre » de Jésus par excellence. La Passion n'est pas seulement le martyre d'un juste ou d'un prophète, c'est un acte où l'être même de Dieu est engagé ; elle est le signe d'un amour qui est Dieu lui-même.

3. La gloire du Père

La relation du Père et du Fils est une relation d'amour. Cet amour se manifeste dans la mise en œuvre d'un projet : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* » (Jn 3, 16). Pour le dire, l'évangile de Jean emploie l'expression de « gloire ». Jean introduit le thème de la « gloire du Père » dans le cadre de la réalisation de ce projet de salut. Tel est le sens de la prière dite « sacerdotale » qui achève le Discours après la Cène et précède le récit de la Passion (Jn 17). Cette prière est ainsi appelée car elle est construite avec la même structure que la prière du grand prêtre au Temple quand il entre dans le Saint des saints. Il prie pour lui ; puis il prie pour les présents et, enfin, pour ceux qui sont loin. La prière de Jésus se déroule selon ce schéma. Ainsi elle assume le déroulement de l'histoire en se tournant vers l'avenir.

Jésus se réfère à Dieu en l'appelant Père. La résurrection de Jésus réalise la gloire du Père, parce qu'elle achève l'œuvre de la création, et l'histoire humaine brisée par le péché. La gloire de Dieu est l'achèvement de ce qui se déroule depuis le commencement.

Pour dire cet achèvement, saint Paul et la Tradition chrétienne après lui emploie le terme de « récapitulation ». L'image se prend de la composition littéraire où, au terme de son

discours, l'orateur reprend rapidement son propos ; il en donne un résumé dans une formule brève qui fait paraître l'essentiel. Cette composition littéraire donne à entendre dans un bref instant ce qui a été distendu par le temps. La mémoire donne unité à une diversité en donnant à le comprendre dans l'unité d'un acte de l'esprit. Ainsi dans la Pâque de Jésus, il y a la récapitulation de tout ce qui a eu lieu dans le temps. Tout s'éclaire parce que tout est unifié dans le passage de ce monde de misère à la plénitude de la vie, de la lumière et de l'amour.

Cette unification a pour effet de dévoiler un sens. Ce sens est caché à beaucoup, car il est distendu par le cours du temps. Dans l'acte de résurrection, il se dévoile et se manifeste. Cela tient de l'intuition qui voit dans un moment l'essentiel du propos qui permet de comprendre les éléments qui pris un à un sont séparés les uns des autres.

Conclusion

L'accomplissement est au sens propre une révélation. Une vision globale est donnée. Elle donne l'intelligence de toute la vie de Jésus, mais aussi de tout ce qui l'a préparée. Il s'agit d'abord de ce qui est dit par les Écritures selon la tradition d'Israël, mais aussi de ce qui est universel dans l'expérience humaine. La récapitulation est autre chose que la restauration du royaume de David. Elle concerne toute la création en travail d'enfantement. La Passion est douleur d'enfantement ; elle est en ce sens un passage : « *La femme, lorsqu'elle accouche, a de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais quand elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la détresse, tant elle a de jour qu'un homme soit venu au monde. Ainsi vous, maintenant, vous éprouvez de la tristesse, mais je vous reverrai : votre cœur se réjouira, et personne ne vous enlèvera votre joie.* » (Jn 16, 21-22). L'accomplissement n'est pas un point final, mais une plénitude. L'enfant qui vient au monde, si désiré soit-il, ne peut être connu avant d'avoir vu le jour. Son visage, son sourire, son regard, le timbre de sa voix... tout ce qui fait sa richesse advient. Le désir qui préside à sa naissance s'accomplit dans la fulgurance de l'imprévisible et dans la radicalité de la nouveauté. Ainsi au matin de Pâques, l'acte de la Résurrection est-il authentifié par les sentiments des premiers témoins. Les récits de la résurrection le disent dans la diversité des situations. Il y a de l'effroi devant les phénomènes qui relèvent des signes de la fin des temps. Il y a de la surprise devant ce qui n'était pas prévu et qui d'une certaine manière passe l'imagination. Il y a aussi la discrétion devant une situation extraordinaire qui pour être comprise demande du temps. L'évangile de Matthieu utilise le langage des apocalypses. Luc prend un style narratif pour dire le temps de l'intériorisation de ce qui advient et la nécessaire méditation. Marc prend le parti de rester au seuil de toute description de ce qui sort de notre espace-temps. L'évangile de Jean, le fait avec nuance et discrétion en se plaçant au plan de la vie intérieure qui est pensée et amour. C'est quand elle est appelée de son nom que Marie reconnaît « celui que son cœur aime » ; c'est quand il entend la voix de son Maître que Thomas confesse la foi de toute l'Église en disant « mon Seigneur et mon Dieu ». Commence le temps de l'Esprit ! La fulgurance du commencement habite notre présent.

Saint-Mathieu de Trévières, 13-15 avril 2017

Jean-Michel Maldamé